

Pour une approche clinique de la jouissance Autre

Je vais essayer de reprendre cliniquement un certain nombre de problèmes posés par ce séminaire. Tout d'abord, un mot d'une patiente : « Je ne sais pas comment utiliser mon corps. Que peut-on faire du corps? » C'est une petite patiente sympathique que je suis à Paris. Que peut-on faire d'un corps ? Voilà probablement un type d'entrée qu'on n'aurait pas entendue à Vienne à l'époque freudienne.

Dans le séminaire *Encore* Jacques Lacan fait entendre une distinction à priori acquise. C'est-à-dire qu'il fait entendre une distinction qu'on n'attendrait pas comme une difficulté, il dit ceci : « La fin de notre enseignement est de dissocier le petit a du A. En réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire et l'autre à ce qui est du symbolique. » C'est curieux, qu'est-ce que ça vient faire cet embarras qu'on n'attendrait comme acquis dans nos cercles ? Et plus avant il dit « Et pourtant ce petit a a pu prêter à confusion avec le SA , le signifiant du manque dans l'autre, au-dessus de quoi il s'inscrit au tableau, et cela par le biais de la fonction de l'être. » Moi je trouve que là le nœud de la question qu'il essaye de saisir en ces années de séminaire 72/73, il y a un nœud là qui est bien posé, il

semble dire que la fonction de l'être pour l'humain vient collaber ce qu'on n'attendrait pas, c'est-à-dire un objet et le grand Autre. La fonction du signifiant et la fonction du manque dans l'Autre. Donc je crois que la question moderne qui est celle de la jouissance du corps permet une entrée dans cette remarque de Jacques Lacan, au moment où il poursuit son effort pour distinguer jouissance phallique et jouissance Autre. Il y a une remarque qu'il faut garder à l'esprit, qui est une dialectique qui n'est pas une dialectique de la... enfin du complément ou de l'ou bien, il faut garder à l'esprit cette difficulté, c'est-à-dire qu'il indique comment cette jouissance phallique pour chacun de nous est en principe enveloppée d'une autre jouissance. Il y a là une difficulté topologique. C'est-à-dire qu'il ne la met pas simplement en complément. Même si on dit il la met en supplément, ça voudrait dire qu'on peut comme ça parler de l'une puis de l'autre. Mais ça nie la difficulté qui est au cœur du séminaire. C'est que ces deux jouissances sont enveloppées l'une par l'autre. Et comme vous le savez il donne le paradoxe d'Achille et de la tortue qui décrit la jouissance phallique, comme un espace fermé, fini et dit-il la jouissance Autre faite d'une finitude d'espaces ouverts donc non finis. Je crois qu'il faut qu'on parte de là, c'est une difficulté logique et topologique, la jouissance phallique est décrite comme enveloppée par une autre jouissance qui tire elle d'un côté vers le phallus sans l'atteindre en tant que limite, mais aussi vers ce signifiant du manque dans l'Autre.

Donc voilà une première difficulté, comment pense-t-on cliniquement cet enveloppement ? Un deuxième point de difficulté, la jouissance Autre chez la femme. Lorsqu'on

Il faut garder à l'esprit cette difficulté, comment cette jouissance phallique pour chacun de nous est en principe enveloppée d'une autre jouissance?

parle de la jouissance Autre chez la femme il va de soi qu'il faut quand même qu'on accepte de la distinguer radicalement de la jouissance Autre de la psychose par exemple. Alors que le même mot vous le savez, est utilisé usuellement. C'est-à-dire que lorsqu'on parle de la psychose, les cliniciens de la psychose utilisent fréquemment ce terme de jouissance Autre. Il va de soi qu'il faudrait faire un petit effort de distinction même si on prend le même signifiant, car cette jouissance supplémentaire féminine reste évidemment en relation avec la jouissance phallique. Même si elle s'en distingue, s'en écarte, l'évite, comme dans l'homosexualité féminine, lui étant supplémentaire elle inclut la fonction. Dans la psychose, cette jouissance que les psychotiques nous révèlent parfois, on peut dire qu'elle se trouve, elle, délestée du référent phallique, on peut dire ça comme ça, et prend alors des caractéristiques qu'on peut nommer cliniquement. On avait beaucoup travaillé avec Marcel Czermak sur le terme de jouissance d'enveloppe par exemple. Nous avons essayé de faire entendre, si vous pensez au transsexualisme, à des voluptés spécifiques. On voulait cliniquement attraper ces voluptés très particulières que ces patients et ces patientes décrivaient. Par exemple cette dimension de la peau. Vous savez que ces patients parlent de leur peau investie dans cette dimension de volupté complète et faisant preuve de leur féminité. Comment se fait-il que la peau fasse preuve par ses caractéristiques de la féminité comme telle ?

Pareil pour le vêtement. Le vêtement qui arrive à faire foi du sujet de son être même. On avait donné les caractéristiques de cette jouissance et on proposait de distinguer ça d'un nom spécial et on avait dit appelons ça, la jouissance d'enveloppe. Parce que cliniquement c'est une façon vous voyez de serrer une difficulté. On n'allait pas dire jouissance Autre, c'était trop général. Aujourd'hui je prendrai un autre exemple que celui-là mais notons que cette jouissance d'enveloppe si vous acceptez de la nommer ainsi, ne doit rien effectivement aux orifices du corps. C'est-à-dire qu'il semble que ces patients décrivaient un type de jouissance qui ne doit rien aux orifices du corps habituellement engagés dans le circuit de la pulsion. C'est une distinction que je vous propose. En principe nos jouissances corporelles sont engagées par le pulsionnel, par les orifices du corps. Là il nous semble que nous avons affaire à des patients qui arrivent à engager un type de pulsionnalité, le mot

même est à interroger d'ailleurs, ne prenant plus son appui sur son circuit classique. De même manière, ces circuits ne s'appuient pas non plus sur le fantasme, c'est-à-dire qu'il ne semble pas que l'on puisse décrire un montage fantasmatique dans le privilège accordé à un objet. À tel point que je me suis demandé, mais c'est peut-être une erreur, si, dans tous ces cas extraordinaires, on ne pouvait pas dire que la peau elle-même devenait objet petit a. Au fond je n'en sais rien, est-ce qu'il ne vaut pas mieux dire que c'est le corps tout entier qui se présente alors comme objet, objet à jouir, c'est une difficulté que je vous propose. Je ne l'ai pas encore résolue complètement.

Il est aujourd'hui de bon ton de mettre sur le dos de la médecine et des techniques médicales la modification des coupures opérées sur le corps. Souvent, quand nous parlons des modifications opérées sur le corps ce qui nous vient immédiatement c'est le discours de la science et des techniques. Sa chosification par la médecine. Mais néanmoins, à partir du séminaire Encore nous nous devons d'envisager la position moderne de la médecine simplement comme un cas local de la logique du fantasme. Ce n'est qu'un cas local, c'est-à-dire que la médecine dans ces coupures, dans ces coupures internes au corps, et non plus sur le corps, n'est qu'un cas local. On n'a pas besoin d'en faire le héros de toutes ces questions. Il suffit de lire les journaux et de visiter des expositions, ou on peut partir de travaux artistiques tout simplement. Il suffit d'aller visiter les expositions, s'informer, écouter France Culture, en ce moment c'est Lacan! Et donc on peut partir de travaux qui mettent sous le regard souvent des corps recomposés, des corps fermés sur eux-mêmes, des corps sans altérité. Et on sent qu'il y a là chez ces artistes au fond un guide qui serait celui d'un corps autonome, sans contact, un corps quasiment «décorporé» mettant à distance le corps lui-même. Alors on voit des corps garnis de prothèses, d'extensions, de tubes qui permettent vous savez le recyclage des sécrétions, il y a des artistes qui mettent ça en chantier. Corps en circuit fermé. C'est intéressant pour nous de manière analytique, on peut dire mise en tension d'un corps sans coupure sans blessure. On peut présenter ça comme ça. Les artistes arrivent à penser notre modernité comme la mise en tension d'un corps comme un corps qui ne serait plus celui de la coupure, un corps sans blessure. Par

exemple dans le monde du 22 mars, était donnée une très large place à un artiste plasticien, qui est une avant-gardiste, qui s'appelle Orlan, pionnière de la métamorphose corporelle. C'est une fille qui pousse assez loin le fantasme, puisque ses interventions chirurgicales faites par implant de silicone sont faites sur son propre corps, sur son visage. C'est-à-dire, son tableau c'est son visage. C'est une fille qui se prête à la chirurgie et qui fait donc de sa face, de son corps, son travail. Mais ce corps est également retravaillé par ordinateur. À savoir que ce corps travaillé par la chirurgie est retravaillé virtuellement. Le tout est filmé et distribué en cassette aux amateurs. Il y a là un mélange du réel et du virtuel. Là évidemment, ce réaménagement du réel, ce travail chirurgical sur le corps et ensuite ce travail par le virtuel produit un type de nouage qu'on ne peut plus dire imaginaire. Voilà un nouage new look. Elle justifie son intervention aux confins du médical par le thème de la beauté. La beauté construite et reconstruite méthodiquement et autorisant à parler d'une véritable fabrique du corps. On est là dans un type de fabrique contemporaine du corps. Alors cet artiste fait référence à Cronenberg qui est un type qui travaille sur les questions de franchissement d'épiderme en tout genre. C'est un gars qui a aussi cette passion : qu'est-ce qui se passe quand on franchit les épidermes ? David Cronenberg avait cette formule très éclairante il dit ceci : « Quand on trouve une femme très belle on ne pense qu'à la surface. Si on la retournerait comme un gant tout le monde serait dégoûté » dit-il. « Mais c'est bizarre, je pense que nous ne sommes pas acceptés en totalité » dit ce cinéaste, « c'est pourquoi j'adore faire des images qui montrent l'intérieur des corps ». Vous voyez ce type de proposition, de programme : retourner une surface comme un gant pour subvertir intérieur et extérieur c'est peut-être l'opération qui permet au corps de viser à un type de jouissance qu'on peut dire Autre. Y compris d'ailleurs à un type de jouissance qu'on peut dire hors sexe.

Donc je prendrai cette hypothèse comme fil d'Ariane, en rappelant également un intérêt, une notation mais que je vais faire très vite, qui était une notation de lecture d'Alan Turing qui est le père de l'intelligence artificielle, un mathématicien absolument extraordinaire, père de l'ordinateur. Alan Turing avait une passion étrange. Sa passion était d'inventer une peau commune entre l'homme et la machine. Et cette passion était liée à son vœu de débarrasser notre

espèce du nécessaire passage par la procréation et le sexuel. En dehors des mathématiques il s'était préoccupé de morphogenèse, et il pensait qu'on pourrait reconstruire un individu entier à partir d'une cellule de la peau. C'était avant la guerre ça. Vous voyez où on en est maintenant avec le clonage. Vous voyez ce père de l'intelligence artificielle, qui pense en même temps à cette idée de débarrasser enfin notre univers du symbole phallique, de la procréation sexuée et du rapport sexuel. Donc il a cherché et trouver une langue à la mémoire infinie et débarrassée il est vrai des scories de la parole. Ce fut le langage informatique. Vous voyez pourquoi je préfère parler sur ces questions du corps plutôt d'un cas local de la logique du fantasme, c'est-à-dire que pour que nous soyons capables de nous demander pourquoi le corps en est là où il en est aujourd'hui, quel est la position du corps dans la modernité, il faut faire appel à des acteurs variés, ce ne sont pas tous des médecins, Turing n'était pas un médecin, ces artistes ne sont pas des médecins. Et vous voyez comment ils se sont préoccupés de la même chose, forclore toutes coupures.

Maintenant je passe à un exemple clinique parce que ce que disait Gérard Pommier est juste, après tout on est souvent en difficulté pour décrire cliniquement ce que nous évoquons comme jouissance Autre. Est-ce qu'il y a eu des cliniciens qui par leurs travaux aient marqué une butée et indiqué une difficulté ? Il y a eu des cliniciens de talent qui sont tombés un jour sur une difficulté et je vais vous prendre un petit exemple rapide chez Stoller. Ces auteurs américains que nous n'aimons pas d'habitude mais qui ont le mérite d'écrire beaucoup et de décrire les cas de leurs patients. Ce Stoller qui est un des pères du transsexualisme aux États-Unis mais qui là s'intéresse à des cas qui l'enquiquinent puisque ce seraient des cas de perversion féminine. Stoller bute sur des trucs qui ne lui plaisent pas. C'est un grand clinicien très expérimenté et il bute sur des trucs qu'il n'arrive pas à comprendre. Il donne le cas d'une américaine de quarante ans en 89 dont il rend compte à plusieurs reprises puisqu'il la suit depuis plusieurs années. Et il décrit ce qu'il appelle à ce moment-là, tout en critiquant ce terme, un fétichisme érotique. Il tombe sur une petite fille avant l'école dit-il, qui dit qu'elle s'est sentie excitée sexuellement vers l'âge de onze ans, au moment où elle prend conscience que le seul fait de prendre son pantalon, un Lewis bien sûr, produit tout d'un coup

un type de sensation sexuelle, orgastique, qui ne la quittera plus. Vous voyez c'est donc une fille presque pré pubère, extrêmement jeune, elle s'enveloppe, elle prend son pantalon presque comme un fourreau et elle dit ceci : « Cette excitation commence immédiatement au moment où je commence à l'enfiler sur mes pieds et à le remonter vers les cuisses. Aucune autre sensation n'est comparable. Et c'est probablement parce que le point culminant de cette sensation comporte un large éventail de sentiments y compris une excitation sexuelle irrépessible. » Alors pourquoi Stoller bute là-dessus ? Vous voyez ça paraît anodin au départ. En quoi cette jouissance masturbatoire est-elle si étonnante que ça ? Ça l'intéresse Stoller. Il y a quelque chose-là qui ne va pas avec ce qu'il entend ordinairement. Ce qui ne va pas c'est l'exclusivité de cet enveloppement. Cette résistance curieuse qui fait jouissance. Cette jeune fille dit ceci que le Lewis est la seule exception. Quand elle porte un pantalon de femme il ne se passe rien, quand elle porte un pantalon d'homme avec braguette dit-elle, il ne se passe rien non plus. Aucun autre pantalon ne l'excite. Seulement ce Lewis. C'est ça qui intéresse Stoller, c'est probablement ce collaps entre ce signifiant devenu énigmatique, ce Lewis et le tissu, l'objet tissu. « Lorsqu'il touche ma peau, je deviens très sensible et je le tiens très fort. Cela ne ressemble à rien d'autre. Je ne veux pas dire que j'ai un rapport sexuel avec mon Lewis, c'est seulement qu'il m'excite fortement, etc. ». Plus tard cette patiente se trouve aller vers des jouissances homosexuelles mais elle précisera que les fantasmes du partenaire ne sont pas vraiment nécessaires. C'est-à-dire qu'elle n'a pas besoin de fantasmer sur un partenaire et encore dit-elle « Tenir le partenaire dans mes bras me suffisait et demeure aujourd'hui le meilleur de tout engagement homosexuel ». C'est intéressant cette partition qui intéresse Stoller. Elle a une jouissance absolue donc immédiate avec son Lewis qui monte au-dessus de ses bottes, et après l'adolescence elle se dirige vers une jouissance homosexuelle mais au fond déssexualisée. Son seul amour c'est de prendre l'autre dans ses bras. Alors, Stoller est embêté. Il se dit est-ce que cette patiente est proche du transsexualisme ? Il dit non, c'est différent... puisqu'elle ne souhaite pas vivre en homme. Elle ne fait d'ailleurs aucun effort pour changer de sexe. Stoller dit qu'il est embêté puisque ce fétichisme est très différent du fétichisme pervers masculin. Il en donne toute une série de raisons logiques. En

particulier avec des remarques intéressantes, puisqu'il dit que les hommes cherchent dans le fétichisme pervers un nombre infini d'objets. En l'occurrence par exemple des vêtements. Ici on a affaire à une jouissance infinie mais sur un objet fini.

Vous entendez-là, ce que Lacan rapporte sur ces espaces inclus. Vous voyez, ça c'est un exemple extraordinaire et Stoller met dix pages pour s'acquitter de cette difficulté. Stoller dit, là j'ai affaire à une jouissance insolite. Il ne dit pas la jouissance Autre, à sa façon il dit je note fétichisme érotique mais je n'en suis pas sûr, nous avons affaire à une jouissance insolite. La passion érotique des étoffes chez les femmes qui a été présentée comme une perversion, c'est justement ce que ne dit pas Clérambault; il faut que vous relisiez cette passion érotique des étoffes chez les femmes, puisque Clérambault distingue avec beaucoup de précision vue l'époque, ce qui est du domaine du fétichisme et de la perversion, et ce qui est de l'ordre d'une jouissance singulière qui est difficile à répertorier par lui autrement que par analogie et différence. Tout son article est fait là-dessus. Il dit, je ne peux pas vous le dire autrement, ce n'est pas une perversion. C'est marrant qu'encore maintenant on nous ramène ce cas comme un cas de perversion. Pour Clérambault, l'étoffe, chez ces femmes, est douée de qualité propre spécifique. Et c'est elle qui non seulement organise la volupté de ces sujets, mais aussi leur assure un semblant de vectorisation. En dehors d'un ancrage fantasmatique habituel. C'est cela que nous dit Clérambault. Ce qui est intéressant vous voyez, chez ces auteurs classiques, c'est qu'ils puissent nous dire : un objet arrive à assurer à lui seul le comblement et la plénitude d'un corps. Voilà une porte d'entrée. Ils désignent un objet comme venant assurer à lui seul la plénitude d'un corps. C'est pourquoi les cliniciens maintenant, à juste titre, parlent également de la jouissance Autre dans le vaste champ de la toxicomanie et autres addictions. Ainsi dans les formes sévères de l'alcoolisme par exemple. On peut dire sans forcer la carte clinique qu'on peut voir un type d'échec, de despécification, de la fixation orale de la pulsion. On voit bien chez ces grands alcooliques sévères que la jouissance n'est même plus un plaisir oral, ils le disent eux-mêmes. Ce n'est pas un plaisir de bouche. Ça ne concerne pas la bouche, ça ne concerne pas le bord du goût. Vous voyez pourquoi le terme jouissance Autre s'est étendu petit à petit. D'ailleurs, on pourrait

presque proposer à propos de la jouissance Autre une clinique du bon goût. Et du mauvais goût ! C'est-à-dire que dès que la jouissance Autre se profile, d'habitude nous tombons sur des généralités, sur l'esthétisme. Vous pouvez être sûrs que lorsque les gens commencent à tenir des bavardages sur l'esthétisme c'est qu'on est au bord de la jouissance Autre. C'est-à-dire qu'à ce moment-là c'est comme si on vous disait : mais il faut faire preuve de bon goût !

Si elle partage le nom de la jouissance féminine, la jouissance Autre telle qu'elle se rencontre dans la psychose comme dans d'autres phénomènes cliniques a tout de même des caractéristiques précises. Première proposition, comme aurait pu le dire Freud, c'est tout de même une jouissance foncièrement auto-érotique. Pour le dire autrement c'est une jouissance qui comble le corps sans le diviser. Deuxièmement, de la même manière cette jouissance ne concerne pas le grand Autre. Au sens de l'Autre dont le sujet reçoit son message. Souvent la visée de cette jouissance est celle d'une continuité sans reste, sans perte, c'est-à-dire sans passage par le montage complet de la pulsion, ni fenêtre du fantasme. Ça, c'est retrouvable cliniquement. Troisièmement, et c'est une proposition hypothétique, le corps lui-même peut alors se trouver ainsi à s'équivaloir à ce que la doctrine appelle l'objet petit a. Curieusement dans ce cas clinique le corps lui-même dans sa totalité devient l'objet de déchet. Alors, il y a de vrais spécialistes de ces questions du corps et de la jouissance, ce sont les publicitaires par exemple. Les publicitaires réalisent avec une efficacité foudroyante un type d'économie qui est au fond pour nous assez difficile à décrire. Voici un exemple extraordinaire d'intelligence. C'est une publicité pour une voiture, on ne le voit pas tout de suite sur une première page on voit un homme tatoué, vous savez la question des tatouages c'est très important actuellement, donc un homme tatoué avec cette phrase « Vous avez le sens de la communication ». On tourne la page et on tombe sur une splendide voiture : « Alpha 147 vos sens montent en puissance ». C'est délicieux comme recherche. Il faut être très fin pour lier comme ça les marques sur le corps, la question de la communication, la question de la montée en puissance des sens. Les marques sur le corps qui font actuellement florès dans la jeunesse et sur nos jeunes patients, les marques sur le corps sont-elles le rappel d'une initiation nécessaire, inscrite dans l'histoire des

peuples bien sûr ? Notre publicitaire propose intelligemment le tatouage comme marques de la communication. D'habitude les sociologues qui sont interrogés sur les tatouages et autres scarifications, les implants sous cutané, parlent eux de nouveaux marqueurs identitaires. Ça c'est la réponse de la sociologie. Mais est-ce qu'on va dire que ces marques sont encore des traits ? Est-ce que ces marques se réfèrent à un groupe, une communauté ou a-t-on davantage affaire à des forçage réels, forçages de signifiants de plus en plus désymbolisés, la communication, la globalisation, l'essence, le jouir etc. ? C'est une question que je vous pose. Quel statut donnez-vous à l'inflation de ces nouvelles marques sur le corps ? Je dirais ceci : le concept de jouissance Autre, c'est quand même spécifiquement un concept lacanien, qui semble permettre avant tout de reconnaître, d'essayer d'appréhender, des types de jouissance, parfois des nouveaux types de jouissance, qui s'ils ne sont pas appréhendés par cette catégorie, faute de mieux sont d'habitude rangés dans le chapitre des perversions. C'est-à-dire usuellement les cliniciens embarrassés par toutes ces choses les rangent très rapidement du côté des perversions. Il y a là un outil discriminant, c'est plus complexe ce qui apparaît dans la question des marques du corps que de dire, bon, ce n'est que perversion. Si nous revenons au séminaire *Encore* il nous faut admettre que cette jouissance effectivement n'est pas construite sur une limite. C'est-à-dire que ce n'est pas un ensemble fermé. La jouissance phallique qui comprend cette limite, dans la névrose mais également dans la perversion est plus facile pour nous parce que ça reste une clinique de la castration. Dans la perversion la borne existe même si évidemment elle est franchie. On ne peut pas dire que la borne n'existe pas dans la perversion. En temps que référé au phallus, l'objet du névrosé et l'objet du pervers garde une dimension qui échappe au fond au réel du corps. C'est-à-dire qu'il faut toujours un montage. Il faut un voile, il faut un écran, il faut un regard... il y a quelque chose qui n'est pas uniquement le corps physiologique. Or, si on s'intéresse aux toxicomanes, la jouissance du corps qui est convoquée par un toxicomane, il le dit lui-même, va souvent au-delà du plaisir du corps. L'arrachement aux limites fait partie de l'expérience toxicomane et vous l'avez rien que dans le mot over, au-delà, au-delà de la limite.

Pour finir, j'ai deux questions que je vou-

drais évoquer pour ne pas en rester à une lecture qui serait trop bornée sur la question de la jouissance Autre.

Première question, l'analyste milite-t-il pour faire tout entrer dans la modération phallique ? Évidemment ça pourrait être la pente... c'est-à-dire l'analyste souhaite-t-il faire tout entrer dans la douce perversion ? Ou bien dans le totalitarisme soft du phallus ? C'est une question difficile. C'est-à-dire, prend-il son appui dans la cure sur le symbole phallique dans la paranoïa dirigée que constitue son acte ? Je crois qu'on peut dire probablement oui pour partie, ça ne fait pas de doute. Il est probable que même si Freud utilise le terme de paranoïa dirigée, c'est que pour beaucoup l'analyste prend appui sur cette question phallique. Mais on peut dire aussi, mais non complètement, pour une raison éthique très importante, et que les quanteurs du séminaire Encore nous proposent, qui est une façon de traiter de l'universel sans devenir totalisant. Je crois qu'il faut accorder une très grande importance aux quanteurs que Lacan apporte dans ce séminaire. Les quanteurs de la sexuation nous proposent une chose qui pour nous est très difficile à admettre et à penser, c'est une façon de traiter de l'universel sans devenir totalisant. C'est une question très difficile depuis la nuit des temps, depuis Aristote. C'est-à-dire que la partie droite du tableau de la sexuation est ce qui permettrait de traiter avec une certaine nouveauté des phénomènes sociaux et politiques dont les écueils paraissent d'habitude insolubles si l'universel est mal appréhendé. C'est-à-dire que l'amour de l'universel, d'ailleurs nous-mêmes habituellement comme psychanalystes on se réclame plutôt des idéaux de la rationalité, de l'universalité, mais je crois que l'amour de l'universel, comme Lacan le dit de l'amour de l'Être en fin de séminaire, a souvent débouché sur la haine comme vous le savez.

Pour être un peu ectopique, je vous ferais une référence lointaine et en même temps pas si lointaine vus les phénomènes qui se produisent actuellement au Moyen-Orient, qui est l'histoire du Bund. En 1870, se forme un petit cercle de révolutionnaires juifs qui fut dans un premier temps formé à Vilnius. C'étaient des élèves d'une école rabbinique la plupart du temps, des élèves talmudistes, et donc ils fondent un petit groupe en 1870 et en 1895 est fondé à Vilnius le comité du jargon. Le jargon c'était donc le yiddish. Ce petit groupe de révolutionnaires prit le nom de Bund. C'est-à-dire Union Générale des

Ouvriers juifs de Russie et de Pologne. Ou bien le Bund ouvrier juif. Quel a été le problème de ces militants, problème qui s'est révélé d'un certain point de vue impossible à régler ? C'était évidemment qu'ils se sont intégrés à la social-démocratie russe, à l'idéalisme qui naissait au titre du marxisme. En même temps le Bund a toujours essayé d'emprunter une voie délicate, autonome. C'est-à-dire qu'il était à la fois opposé au nationalisme et à l'assimilation. Le Bund était en particulier anti-sioniste. Et donc depuis 1898 il fournissait une section autonome au sein du parti ouvrier social démocrate de Russie. Comme vous le savez, pour certains, cette question a tout de suite fait polémique. En 1903 Lénine publiait un article qui s'intitule « La situation du Bund dans le parti » et dénonce la position nationaliste du Bund. Lénine dit ceci : « Car c'est ainsi que se présente la question juive, assimilation ou particularisme, nous devons soutenir tous ceux qui contribuent à évincer le particularisme juif. » Léon Trotski lui-même rejeta l'idée de tout statut spécial pour le Bund, ce qui fait que je vous passe les éléments de l'histoire, les délégués du Bund sortirent du parti russe puis y rentrèrent quelques années plus tard. Ce qui est intéressant c'est que pour penser cette difficulté, les juifs du Bund, inventent un néologisme. Ils inventent un mot qui se dit le DOY-KAYT. Ils inventent un signifiant qui veut dire être là, rester sur place, faire souche, le combat sur place. C'est-à-dire un mot qui essaye de légitimer la présence et la culture. Pourquoi je vous parle de ça ? Pour vous montrer combien le Bund est au carrefour d'une équation à plusieurs inconnues. La première inconnue c'est celle-ci. Conserver un sentiment national d'une culture mais sans nationalisme, puisqu'ils n'en veulent pas. Deuxièmement, conserver une langue, un jargon, le yiddish et sa culture. Troisièmement, c'est très important puisque nous sommes chez l'Autre, nous sommes baignés par le message de l'Autre, ne pas contredire la pensée marxiste. Voilà trois questions qui vont ensemble. Le Moïse de Freud, comme vous le savez est une façon de remettre de l'altérité dans l'origine, pas de un sans l'autre, il y a de l'altérité dans l'identité qui n'est pas unicité. Et tout le débat entre le Bund et le parti de Lénine tournera autour de cette question : identification ou unification ? C'est une question très grave que Lacan traite dans son séminaire sur l'identification. Identification imaginaire ou symbolique ? Donc la position du Bund on peut la dire maintenant

utopique. Puisqu'elle a été écartelée entre deux positions, sionisme d'un côté marxisme de l'autre. Néanmoins, si elle me semble intéressante à vous proposer aujourd'hui, c'est qu'elle se tient au bord d'un impossible, elle vise à prendre en compte une dimension de l'impossible dans l'identité. Et son programme fait valoir la dimension préalable du rapport à l'Autre y compris la dette due à l'Autre bien entendu. C'est-à-dire que la légitimité de la présence se comprend aussi comme l'hommage rendu à la culture qui accueille. Ce qui est le centre de cette identité c'est le jargon, le signifiant, le jeu libre du signifiant. Avec cette position très particulière chez les juifs de cette tradition qui est l'hommage à la langue des maîtres, l'allemand, le russe, la culture de ces maîtres, mais la préservation de leur jargon. Il y avait donc dans cette logique quelque chose du trait de judaïté qui était traité comme non pertinent dans la logique de l'universel. Et vous savez que Lacan contestera l'i-

dée d'une logique de l'inclusion des classes les unes dans les autres. Et au moment où il produit son effort sur les universaux c'est pour contredire la possibilité de s'appuyer sur une logique qui ne serait que celle de l'inclusion des classes les unes dans les autres. Il existe un x non Φ de x , première proposition qui est la fonction de l'exception, on peut dire de l'idéal. Quel que soit ϕ de x , on peut dire qu'il n'y a pas d'accès direct à la jouissance. Pas tout ϕ de x : pas tout x n'est soumis à l'universalité. Le singulier n'est pas tout entier soumis à la logique de l'universel. Le sujet ne peut pas tout sacrifier à l'exigence d'un idéal universalisant. Il y a un reste, un pas tout. Dernière proposition, il n'existe pas de x non ϕ de x , la singularité ne crée pas un nouveau système, un nouvel idéal, un nouvel un, unifiant. Les systèmes symboliques et les jouissances restent hétérogènes. Et le forçage de ce réel a produit ce que vous savez.